

BY COURTESY 5 Euros

art • littérature • people • chic • boys meet girls • pop • sunshine • i love my life



—Craig Hanna “Turban”, courtesy Laurence Esnol Gallery

Thank God I'm Vegan!

J'écris cet éditorial à la terrasse d'un kebab. Le patron, un kurde très sympathique m'a laissé m'installer sur l'une de ses jolies chaises rouges, sans me pousser à consommer. Pour ne pas à fournir d'explications je n'ai pas osé lui dire que je devrai me passer de ses keftés, aussi délicieux soient-ils. Car cela fait plus de quatre mois que j'évite non seulement la viande mais aussi le lait, les œufs, le sucre et que les légumes, les fruits et les céréales complètes sont désormais mon quotidien. Et n'en déplaise aux détracteurs de ce mode de vie je ne suis ni anémié, ni carencé, ni maigre, ni déprimé. Comme Kelly Slater, la légende du surf ou Meagan Duhamel, la championne olympique de patinage artistique je ressens à présent une énergie débordante et un moral à toute épreuve.

Dans les sociétés modernes, le nouveau Graal n'est sans doute pas la quête de la for-

tune ni du bonheur mais la poursuite de la santé, de la longévité et accessoirement de la beauté, conditions non négligeables pour jouir pleinement de l'existence. Et ni les prouesses des as du bistouri ni l'impressionnante pharmacopée humaine ne pourront rivaliser avec les miracles d'une alimentation saine et frugale.

Les industriels savent forger des mythes et l'un des plus puissants est celui qui prétend que les médicaments et la médecine ont contribué à la santé et à l'allongement de la durée de la vie. C'est bien tenté mais évidemment faux, car si les peuples modernes vivent plus longtemps en moyenne qu'autrefois c'est grâce à une meilleure hygiène, des conditions de travail moins pénibles et une meilleure conscience des bienfaits de certains aliments.

Il n'en reste pas moins que de tous temps certains hommes ont atteint un âge canonique en pleine forme et ont même expliqué leur méthode. Et il ne faut pas se leurrer sur la prétendue santé de nos vieillards actuels, souvent victimes d'un nombre incalculables de maladies.

La preuve la plus flagrante du pouvoir de l'alimentation sur la santé nous est fournie unanimement par des peuples principalement végétariens. Le plus célèbre est sans doute les Hounzas du Cachemire qui peuvent dépasser les 120 ans dans une forme éblouissante mais également les habitants de la vallée de Vilca-

bamba en Équateur, les Abkhazes du Caucase, les villageois de Campodimele dans le Latium et les Japonais d'Okinawa qui tutoient le siècle à l'abri de nombreuses maladies. Dans tous ces cas d'insolente santé et longévité la recette est la même: une exposition au soleil et au grand air, une alimentation peu calorique pauvre en produits animaux et riches en fruits, céréales complètes et légumes et une activité physique quotidienne et soutenue.

La tendance au végétarisme ne fait que s'accroître. Plus de 600 millions d'adeptes dans le monde pour lesquels ce choix économique, éthique et hygiénique n'a rien d'une déchéance.

Aux États-Unis deux ouvrages symbolisent cette prise de conscience: «Faut-il manger les animaux?» de Jonathan Safran Foer et “Skinny Bitch”, de Kim Barnouin et Rory Friedman, des cartons éditoriaux dont le “No Steak” d'Aymeric Caron constitue l'équivalent hexagonal.

Outre Kelly Slater et Meagan Duhamel le cercle des végétariens et végétaliens célèbres ne cesse de s'agrandir: Tina Turner, Yoko Ono, Paul McCartney, Joan Baez, Anne Hathaway, Leonardo DiCaprio, les superbes Natalie Portman et Eva Mendes, Pamela Anderson, Vanessa Paradis, le champion de tennis Djokovic et même le boxeur Mike Tyson peu friand désormais de l'oreille de ses adversaires.

—Cyril Skinazy

Im writing this editorial sitting at a table outside a kebab restaurant. The owner, a real nice guy from Kurdistan, has let me hang out here without pushing me to order something. So as not to let on I don't dare tell him that I would do better not dining on his Armenian meatballs, tasty as they might be. Because for four months already I've been avoiding not only meat, but also milk, eggs, sugar, and vegetables, fruits and whole grains are all I eat day by day. And no matter what the critics of this lifestyle might say, I'm not anemic, weak, scrawny, nor depressed. Like the legendary surfer Kelly Slater, or Olympic figure skating champion Meagan Duhamel, I'm brimming with energy and my spirit is up to any challenge.

The new Holy Grail in modern society is undoubtedly not fortune nor happiness, but the search for better health, longevity, and along

Continued on page 12...

BY COURTESY

est édité par Archibald & Archibald Publishers/ZéroTV Association loi 1901, contact@archibaldandarchibald.com; +33 (0)1 64 40 00 34; +33 (0)7 81 55 96 87. Direction de la rédaction: Cyril A. Skinazy, Ont contribué: André Miller, Ignacio Daldry, Coralie Monfort, Jasmine Sanders, Chloé Von Bestelaune; Mise en page et traductions: David Henry; Direction artistique: Nathalie Karanfilovic, Victor Jovcevski, Cyril Skinazy; Images: Craig Hanna, Florence Reymond, Lee Jee Young, Images Sensibles. ISSN: 2270-8995.

ISSN 2270-8995



9 772270 899004 >

le pèlerin intranquille et possédé

Depuis les hauts de l'Alfama, Fernando Pessoa voyait la destruction des illusions s'étagger par paliers et s'écrouler les unes sur les autres, dans le sens de la glissade et de la catastrophe, à la manière d'un jeu de domino vertical, ou bien encore à la façon dont les nappes baroques d'un orgue en furie compressent avec violence les strates qui les ont précédées. Tous ces rêves concassés puis brisés en tessons de lumière, se déversaient dans la baie du Tage, fournissant le chiffre de son scintillement doux-amer. Ce spectacle quotidien mettait en branle sa silhouette, perpétuelle ombre chinoise découpant son chapeau et les plis de son costume contre le jour. Il se dirigeait alors simultanément vers les quatre points cardinaux. Son ombre au Nord, sa carcasse de chair au Sud en direction du fleuve, à l'Ouest et à l'Est ses corps subtils, l'éthérique et le psychique. De l'écartèlement de son être, il crucifiait la ville, ménageant entre ses stations dispersées des grèves de vide et de silence, de même nature que celles qui habitent entre le noyau de l'atome et les électrons qui tournent alentour, à la vitesse de l'invisible. Un seul être, plusieurs noms. Une seule ville, maintes hypostases. Renaître sous les traits d'Alvaro de Campos le juif érudit d'Algarve, après avoir abandonné la dépouille de Ricardo Reis, le poète élégiaque... On a dit beaucoup de choses de cet Orphée qui arpente Lisbonne les labyrinthes souterrains de son être, endosse une nouvelle identité à chaque cercle de la spirale. Mais, pour qui s'attarde et médite sur ces différents visages, ces fameux hétéronymes, il apparaît que cette succession d'avatars est moins le fruit d'une volonté délibérée que la soumission à un cycle d'incarnations dont l'inevitable nécessité lui échappe, le voyant mourir et ressusciter presque malgré lui. Les masques n'en sont pas, en réalité. Ou s'ils ont pu l'être, ils ont fini par composer le vrai visage. Chaque avatar vit d'une existence propre. Lorsque Bernard Soares, le pèlerin intranquille, va prendre possession de Pessoa, ce sera sous les auspices d'une authentique transe, et, selon son propre témoignage, la série de poèmes qui s'ensuivra, lui aura été comme dictée. Au confluent des dimensions, le poète se tient et s'adonne à la sténographie des révélations que lui adressent les entités,



The little match girl, par Lee Jee Young, courtesy Opium Gallery.

auxquelles il s'abandonne. En ce sens il n'y a pas un Pessoa, à qui une phalange de créatures littéraires aurait permis d'expérimenter différents pans du réel, d'en représenter chaque angle, afin de construire une œuvre totale, quasi-cubiste, abolissant en les transcendant les limites de l'égo, mais bien une multitude de personnes qui habitent son corps tour à tour, et créent le poète plutôt qu'à l'inverse. On ignore parfois que vers la fin de sa vie, alors qu'il erre de chambres meublées en logis de circonstance concédés par d'obscures relations familiales, il est sujet à des communications médiumniques, développe ce qu'il perçoit comme le don poétique par excellence. À la manière d'Hugo sur le rocher anglo-normand de Guernesey, ou encore des poètes du Grand Jeu, René Daumal et Roger Gilbert-Lecomte, véritables *desperados* chamaniques, il pense que la poésie peut en effet être la «forme occidentale de la voyance». Ses inamovibles binocles sont des lunettes de double-vue. Peu amène avec le culte romain, on sait que le «gardien de troupeaux» a mené tôt des recherches ésotériques, afin de conjurer la mort qui fit de lui un orphelin précoce, emportant son père, un frère et une sœur dans les premières années de sa vie. Il s'agit pour lui de déboucher les linéaments secrets de la réalité, d'identifier les principes qui structurent les apparences, et il proclamera la kabbale «sainte». À ce titre, la gloire qu'il recherche et qui viendra sur le tard, et encore modestement, n'est pas la quête de la seule reconnaissance littéraire, mais bien plutôt l'espoir de sortir de l'enfermement subjectif, le paraphe par l'assentiment d'au moins quelques-uns, de la vérité de son expérience. Le cliché d'effroi qui le montre prématurément vieilli, à quelques mois de sa mort, à moins de cinquante ans, laisse peu de doutes: son dandyisme n'a jamais été autre que métaphysique, et c'est ce qui nous le rend si cher aujourd'hui, éternel. Il n'a cessé de fréquenter les profondeurs, a cédé à l'inspiration jusqu'à la dépersonnalisation. Les joues se creusent, les paupières s'ombrent, les pupilles se dilatent, à la mesure inverse des empires de lumière que conquiert l'homme intérieur.

—André Miller



My chemical romance, par Lee Jee Young, courtesy Opium Gallery.

the edgy and possessed pilgrim

From the heights of the Alfama, the ancient district of Lisbon, Fernando Pessoa saw his illusions destroyed one-by-one, crumbling one on top of the other, like a catastrophic landslide, a falling house of cards, or even in the way the upper row of pipes of a baroque organ playing full-blast could collapse upon those below. All these dreams shaken, then broken in to shards of light, pouring in to the bay of the Tagus River, glittering with a bitter sweet sheen. This daily spectacle made him spring in to action, a perpetual silhouette slicing his bakelit hat and the folds of his suit. He then headed off simultaneously in the four directions of compass. His shadow to the north, his carcass of flesh to the south in the direction of the river, towards the west and east with his subtle body, mindset and psyche. With the drawing and quartering of his being he crucified the city, setting up silent empty hollows between its hopping neighborhoods, like those between the nucleus of an atom and the electrons that spin about it, at an invisible speed. One being, numerous names. One city, so many underlying realities. Recreating himself in the name of Alvaro de Campos, the erudite Jew from the Algarve, after having left behind the body of the elegiac poet Ricardo Reis... Many things have been said about this Orpheus wandering around Lisbon as if he were in hell and who, in order to find his way around the underground labyrinths of his being, took on a new identity at each turn in his downward spiral. But for those who'd like to take a pause and meditate on the different faces, his famous pseudonyms, it seems that this series of avatars is less the result of a deliberate wish as it was his giving in to a cycle of incarnations whose inexorable necessity escapes him, seeing him die and come back to life almost in spite of himself. Masks are not masks, in reality. Or if they could have been, they end up composing the true face. Each avatar lives out its own existence. When Bernard Soares, that edgy pilgrim, took possession of Pessoa it was under the spell of an authentic trance and according to his own telling of the tale, the series of poems that followed, it flowed like a speech. Where the dimensions come together the poet hangs on and throws himself in to writing the

revelations his characters unveil, in which he loses himself. In this sense there is no Pessoa, for

whom a gang of literary creatures would have allowed trying out different kinds of reality, to show each of their angles, so as to create a complete work, quasi-cubist, wiping them out by transcending the limits of the ego, but indeed so many people who inhabit his body round-robin, creating the poet, rather than the opposite. Sometimes one doesn't know that towards the end of his life, while wandering around rooms serving as temporary quarters with unlikely furniture donated by distant relatives, he was subject to psychic communications, and developed what he considered his gift of writing poetry *par excellence*. Like Victor Hugo on the Ile of Guernsey off the northwest coast of France, or the poets of the literary magazine «Le Grand Jeu», René Daumal and Roger Gilbert-Lecomte, veritable shamanic desperados, he figured that poetry could in fact be the “western form of fortune-telling”. His inseparable binoculars were his glasses of double vision. Ill at ease with the Roman Catholic faith, it is known that this “guardian of the troops” soon started his esoteric research, so as to conjure up the death which had made him an orphan at an early age, taking away his father, a brother and a sister in the first years of his life. For him it was a question of rooting out the secrets outlines of reality, identifying the principles which define appearances, he declared his wish to throw himself in to “holy” machinations. As concerns this, the glory he sought, and would later on get even though modestly, was not just the Eldorado of literary recognition, but rather the hope of being able to escape subjective imprisonment, signing his initials on the contract of at least a few of these, of the truth of his experience. This frightful image which shows him prematurely old, a few months before his death at the age of 50 leaves little doubt: his escapades as a dandy had never been anything but metaphysical, and this is what makes it so dear today, eternity. He wouldn't stop hanging out in the lower depths, he caved in to his inspiration until he became depersonalized. His cheeks went hollow, his eyelids darkened, his pupils dilated, all at inverse rate as the growth of the empires of light that the interior man conquers.

—André Miller

Métempsychose du gri-gri The metempsychosis of talismans

Si Masaru Emoto a réussi à démontrer que la nature de nos pensées peut influencer l'aspect du riz cuit, que Jacques Benveniste a mis en lumière la mémoire de l'eau il n'est dès lors pas difficile de croire que les objets ne se contentent pas de raconter une époque mais possèdent inscrits à la manière de scarifications intimes une histoire faite des lieux qu'ils ont habités et des vibrations de ceux qui les ont possédés. C'est sans doute ce qui justifie, outre leur rareté et leurs qualités plastiques, le goût non démenti pour les objets anciens auxquels les marques et les cicatrices confèrent une valeur supérieure aux pièces intactes. Et il n'est pas exclu qu'un jour ces encoches du temps livrent une partition comme les sillons d'un disque vinyle ou que ces vestiges, à travers les ondes qui les parcourent, révèlent un langage bien plus mystérieux encore.

Fabienne Gonzales-Puyraimond prête sans doute aux choses la transmigration des âmes. Les bijoux qu'elle construit avancent dans la voie secrète des alliances inédites, instruisent les mondes parallèles et la poésie quantique.

Ce n'est pas par hasard si son épopée unique s'est décidée en Argentine, pays qui par ses artistes exilés en France à produit autant de pataphysiciens. Sa grande gidouille à elle sera un chalumeau brésilien avec lequel il n'est pas superflu de dire qu'elle fera des étincelles. Partie à 20 ans au pays des gauchos elle en reviendra avec un catalogue d'exception, dadaïste en diable, apte à séduire tout esthète avisé, doublé d'un collectionneur.

Avec des œuvres uniques en argent massif, des bronzes amis des pierres semi précieuses, des camées intailles ou des émaux, des touches de machines à écrire portées aux oreilles, des



éléments de bricolage, des morceaux de verres glanés sur la plage, des super héros, des cadrans et des rouages de montres, des photos ou des cartes postales mises sous verre, elle sait le dialogue secret entre le magnétisme des rebuts et la noblesse de la matière et par dessus tout ce que ces unions sublimées disent aux gens de goût ennemis des ostentations.

Lectrice assidue et curieuse, amatrice éclairée des formes et des styles, sa vie comme son art est un voyage sans cartes ni exercices, un roman de Lewis Carroll ou d'Horace Walpole dans lequel l'étrange, l'inattendu et l'ironie ne manquent jamais de surgir. Dans son film «Lamour l'après-midi» Eric Rohmer imagine un talisman qui porté par son héros entrave la volonté des femmes. Elle, dont les pupilles de poupées sont plus des clins-d'œil que des armes de transmission massive rêve déjà dans son authentique village intérieur de fabuleux gris-gris dont le charme secret est l'unique psychomagie.

—Jasmine Sanders

L'âme du monde

Un jour que je m'étais rendu à une assemblée de voyants, médiums et autres pythonnisses, une femme me lança en passant que j'avais une belle aura. Tout naturellement je lui décochai un sourire de satisfaction et une fois que mon orgueil eût retrouvé des proportions acceptables je me demandais comment, cette fameuse aura, elle avait pu la discerner. J'étais cependant partagé entre le désir légitime de croire à sa double vue et celui de la suspecter de charlatanisme, dans la mesure où—pour cette seconde option—prodigier un compliment à un client potentiel est l'enfance de l'art du vendeur.

Des années plus tard je me sentais cependant beaucoup moins sceptique. La nature humaine recèle une multitude de dons et aussi présomptueux que nous soyons quant à notre évolution nous devons admettre que nous sommes loin d'utiliser toutes nos aptitudes. Certaines mêmes sont si profondément enfouies que nous ne soupçonnons même pas leur existence.

Une chose est sûre: être à même de lire l'aura devrait être une faculté totalement ordinaire, un sens aussi commun que la vue ou le toucher. Et pour peu que nous l'ayons fait surgir comme cette femme croisée des années plus tôt, parfaitement naturel.

Pour ma part, sans vouloir passer pour un maître en sciences occultes je trouvais, il y a peu, une occasion de faire surgir ce don. Dans le train qui m'emmenait vers Paris, un homme vint s'asseoir sur la banquette opposée. Selon le poète Paul Éluard il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous. Il portait un long manteau chiné, arborait une magnifique barbe blanche et une longue chevelure argentée. Ses yeux pétillaient. Il semblait tout droit sorti d'une épopée de J.R.R. Tolkien.

Pouvais-je voir son aura? Sans aucun doute. Mais il faut comprendre que l'aura rayonne autrement que par sa substance. Un jour un visiteur de la fameuse Factory voulut acheter

wanders down the path of new alliances, creating parallel worlds and composing quantum poetry.

It isn't by chance that her epic life story started in Argentina, a country that has produced so many pataphysicians thanks to its population of French artists in exile. Deep down inside her burns a Brazilian flame which naturally casts its sparks. Having gone to the land of gauchos at the age of 20, she came back with an exceptional array of talents: a da-da devil able to win over any willful esthete wanting to pass themselves off as an art collector.

With her unique pieces of jewelry made of sterling silver, bronzes set with semi-precious stones, cameos and intaglios or enamels, typewriter keys turned in to earrings, elements cobbled together from who-knows-what, pieces of glass found on the beach, superheroes, dials and gears from watches, pictures or postcards framed under glass, she knows the secret dialogue between the scraps of magnetism and nobility of the material she's working with, and above all what these subtle metaphors say to those who want to avoid ostentation at all costs.

An assiduous and curious reader, an artist with a good knowledge of design and style, her life is like a long road trip without maps or exercises, like a novel by Lewis Carroll or Horace Walpole in which everything that's ironic, strange or unexpected will inevitably jump out, just as in her life. In his film “Love in the Afternoon”, Eric Rohmer conjures up a talisman which, carried around by the lead character, puts a leash on women's will.

Fabienne Gonzales-Puyraimond, whose pupils of a doll are more of a wink and a nod rather than massive projectors of images, is already dreaming in her true interior village populated by fabulous talismans whose secret charm is their psychomagie powers.

—Jasmine Sanders

The soul of the world

One day when I went to a gathering of fortunetellers, mediums and other followers of white magic, a woman walking by yelled over, telling me that I had a great aura. Naturally I smiled back at her with satisfaction, and once my pride had come back to reasonable dimensions I asked her how she was able to perceive that aura she found so impressive. I was however torn between a legitimate wish to believe in her powers of double vision, and suspecting her of charlatanism, considering that—for this second option—proffering compliments to potential clients is a basic and primordial skill for a salesman.

Years later I feel much less skeptical, however. Human nature hides a multitude of skills, and as presumptuous as we might be as concerns our evolution, it must be said that we are far from using all of our cerebral talents. There are some so deeply buried that you wouldn't even suspect you have them.



—Mijo Corbet, courtesy Images Sensibles.



—Craig Hanna "The Bathers", courtesy Laurence Esnol Gallery.



—Craig Hanna "Gazelle", courtesy Laurence Esnol Gallery.

Craig Hanna La fille au complet rouge, une aventure américaine

À la fin du XIX^e siècle le peintre américain James Abbott McNeill Whistler, installé à Paris, ami d'Oscar Wilde était réputé pour ses bons mots et son esprit acéré. «L'art de se faire des ennemis», réponse au critique d'art John Ruskin qui avait qualifié son «Nocturne en noir et or» d'un «pot de peinture jeté à la face du public» est passé à la postérité. Whistler, qui fut reconnu dans le monde entier de son vivant, était un peintre particulièrement raffiné pour lequel l'harmonie des couleurs avait une telle importance qu'il est unanimement considéré comme l'un des précurseurs de l'impressionnisme voire de l'art abstrait.

Cet épanouissement chromatique le rapproche de l'un de ses compatriotes, John Singer Sargent dont l'admirable portrait «Madame X» déclencha un scandale au Salon des Beaux Arts de Paris en 1884.

En 2008 Laurence Esnol a ouvert deux

superbes galeries de peinture à Saint-Germain des Prés. Son aventure, par le romanesque qui la traverse, pourrait inspirer un scénariste. Le drame et l'exaltation sont au cœur de son épopée.

Tout com mence par une rencontre. Un livre, un objet peuvent décider d'un destin. Pour elle ce sera une image, plus exactement un tableau d'un peintre inconnu, «La fille au complet rouge» (Girl with red suit).

Le drame c'est la disparition d'une mère dans des circonstances tragiques, l'exaltation ce sera la rencontre avec ce tableau aux vertus balsamiques et avec son auteur, H. Craig Hanna.

Laurence Esnol ne se destinait pas à devenir galeriste. Aujourd'hui encore elle ne se reconnaît pas dans ce mot, ni dans l'esprit affairiste d'un monde de l'art qu'elle observe sans concession et qui ne s'est pas empressé de l'accepter. Car ses préférences vont plutôt vers ces héros de l'art que furent les Castelli, Ernst Beyeler ou René

Gimpel dont le goût et la vision, intimement mêlés, faisaient d'eux des marchands d'exception tout autant que des mécènes. Éloignée de sa dilection première, la mode, elle s'est lancée dans la bataille de l'art avec un peintre séparé de sa terre natale comme le fut naguère Le Caravage, son maître ancien préféré.

Michelangelo Merisi dit Le Caravage s'exila un temps, suite à un duel tragique, à Malte, terre sur laquelle séjournera aussi H. Craig Hanna. Pour ceux investis d'une mission il y aura toujours des signes prêts à la justifier.

Après avoir correspondu plusieurs mois avec le peintre, celle qui n'est encore qu'une bienveillante admiratrice est là pour l'assister lors du Salon du Dessin Contemporain Slick à Paris. Sur la simple idée de présenter les tableaux sur un fond orange, le résultat dépassera toutes les espérances, puisque la presque totalité des œuvres sera vendue.

Une palpitante et vibrante énergie parcourt cette peinture contemporaine. Nourri à l'exaltation des génies de la lumière, Le Titien, Velasquez et Rembrandt, maîtres du clair-obscur qui ont inspiré Whistler et Sargent, H. Craig Hanna réalise des tableaux dont la couleur procure une jouissance autant érotique que spirituelle. La singularité de son style lui fait rejoindre le cercle de ses illustres et subtils compatriotes, installés dans une ville qui n'a jamais renoncé à voir un retour de la peinture.

«Paris ne finit jamais» dit l'écrivain et essayiste espagnol Enrique Vila-Matas. La peinture de Craig Hanna non plus. Elle ne cesse de regarder au loin. D'une fille au complet rouge aux cieux ultramarins, l'exil est la sève des grandes épopées.

Craig Hanna, en permanence à Laurence Esnol Gallery: 7, rue Bonaparte 75006 Paris; 01 45 44 32 38 ou 01 46 33 47 01.

—Cyril A. Skinazy

Girl with red suit, an American adventure

The American artist James Abbott McNeill Whistler moved to Paris at the end of the 1800s. He was a friend of Oscar Wilde and well known for his sharp mind and witty speech. «The art of making enemies», his response to critic John Ruskin who called Whistler's painting «Nocturne in Black and Gold—The Falling Rocket» a «bucket of paint thrown at the public's face» has become legendary in the history of art criticism. Whistler, who became famous around the world while still alive, was a particularly refined painter for whom the harmony of colors was so important that he was unanimously considered one of the precursors of impressionism, or even abstract art.

The growth and flourish in his use of color leads one to compare him to another American artist of the time, John Singer Sargent, whose impressive «Portrait of Madame X» caused a scandal at the Salon of Fine Arts in Paris in 1884.

In 2008 Laurence Esnol opened two wonderful art galleries in the Saint-Germain des Prés quarter of Paris. So many aspects of her life are worthy of a novel and could inspire many a playwright; drama and excitement are at the heart of her story.

It all began with a meeting. A book, or something else that could decide one's fate. For her it would be a picture or more exactly, a painting by an unknown artist, «Girl with red suit» («La fille au complet rouge»).

The tragedy was the death of a mother in dreadful circumstances, getting over it was coming across a painting with soothing qualities, and meeting its creator, H. Craig Hanna.

Laurence Esnol was not destined to become a gallery owner. Even today she doesn't consider that she fits this description; neither in the business-minded art world that she looks upon without concession, and which she is in no hurry to accept. Because her preferences go more towards the heralds of art: Castelli, Ernst Beyeler and René Gimpel, whose taste and vision, finely entwined, made them exceptional merchants as much as philanthropists.

Pushed away from fashion, her first great interest, she threw herself in to the battles of art with a painter separated from his native land as was Caravaggio, her favorite master of all time. Michelangelo Merisi o Amerighi da Caravaggio had exiled himself for a while after a tragic duel in Malta, where H. Craig Hanna had also stayed. Those who have been given a mission will always have signs to justify it.



«Les erreurs ont toujours presque un caractère sacré. N'essaye jamais de les corriger.»

*—Salvador Dalí,
journal d'un génie*

“Mistakes are almost always sacred in character. Never try to correct them.”

*—Salvador Dalí,
journal of a genius*



Un jardin près des étoiles A garden among the stars

Dans l'Antiquité les dieux et les astres habitaient des sphères de cristal qui étaient autant de ciels en suspension dans l'Univers. Il y avait un ciel pour chaque planète. Ainsi Vénus, la déesse de l'amour habitait le troisième ciel. Quant aux étoiles, elles occupaient le septième lieu de la cosmogonie. Les mots «Être au septième ciel» étaient un gage de joie et de plaisir indicibles. Ils ont perduré bien après que les théories de Galilée eurent été démontrées et que l'on ne crût plus que la terre fût le centre de notre système solaire.

De nos jours il est un lieu à Paris qui donne à l'expression tout son sens, l'hôtel Raphael, nommé en hommage au peintre de la Renaissance, et où se perpétuent les notions de luxe et de volupté. Ava Gardner, Gary Cooper, Clark Gable, Steve McQueen et beaucoup d'autres y appréciaient son charme distingué et son confort ineffable.

Aussi bien au bar anglais, qu'à sa terrasse fleurie il n'est guère besoin de se soucier de son intimité tant elle est sauvegardée par les hôtes du lieu.

Au zénith du monument, construit dans le style de la Belle époque dans les années folles en 1925, le «septième ciel» offre une vue splendide et unique, aux quatre points cardinaux, au milieu d'arbustes fruitiers, de plans de lavande et de menthe. Dans cette enclave verdoyante, une carte sans ostentation propose des produits frais et de qualité, livrés quotidiennement par des producteurs choisis. Et la tentation est grande, par une indolente soirée, de s'abandonner au «Raphael» le cocktail à base de Manzana Verde, de purée de fraise, de citron vert et de champagne, imaginé spécialement pour ce ponton estival.

Afin de perpétuer l'imaginaire des profanes et de nourrir celui des cinéphiles notons que le film Hôtel Chevalier, de Wes Anderson avec Nathalie Portman et Jason Schwartzman, fut tourné dans cet endroit de légende. Le décor envoûtant du palace n'est sans doute pas étranger à la réussite du film et à son succès persistant.

Hôtel Raphael: 17, avenue Kléber 75116 Paris; +33 (0)1 53 64 32 30.

—Keith Steven Randall

In ancient times gods and stars lived in spheres of crystal, which were just as many heavens suspended around the universe. Each planet had its own heaven. Thus Venus, the goddess of love, lived in the third heaven. As for the stars, they resided in the seventh tier of cosmogony. The phrase, "Being in seventh heaven" was a gauge of joy and utmost pleasure. This expression has lasted well after the theories of Galileo were proved correct and it was no longer believed that the earth is the center of the solar system.

There's a place in Paris these days which entirely gives meaning to this phrase, the Hôtel Raphael, named in honor of the Renaissance painter, where notions of luxury and pleasure live on. Ava Gardner, Gary Cooper, Clark Gable, Steve McQueen and many others have enjoyed its distinguished, ineffable charm and comfort.

Whether in the English bar or on the flowered terrace, there's hardly any need to worry about one's privacy as that is so preciously taken care of by the staff.

At the top of this monument, built in the Belle Époque style during the roaring 1920s,

is the "Seventh Heaven" with a splendid and unique view of 360° over Paris in the middle of fruit bushes and beds of lavender and mint.

In this lush enclave, an unpretentious menu offers meals made from fresh ingredients of fine quality, delivered daily by carefully chosen providers. The temptation is great on a lazy evening to be won over by the "Raphael" the cocktail made from Manzana Verde, strawberry puree, lime and champagne, concocted specially for the summer season.

So as to elaborate on the visual metaphors and history for those not in the know, and for film lovers, also we'll mention that the movie Hôtel Chevalier by Wes Anderson, starring Nathalie Portman and Jason Schwartzman, was shot in this legendary place. The enchanting interior decor of this palace doubtlessly has plenty to with both the film's success and the hotel's enduring renown.

Hôtel Raphael: 17, avenue Kléber 75116 Paris; +33 (0)1 53 64 32 30.

—Keith Steven Randall

Pulsio Imprimez mieux. Éditez plus!

Pulsio est une imprimerie française avec base de production moderne et certifiée Iso 9001 en Europe de l'est depuis 2004.

- 400 éditeurs clients pour 4.000 titres par an
- Deux pôles d'activité dédiés: édition et entreprises
- Impression et livraison en cinq jours (impression noire) et dix jours (impression quadrichromie)
- 10 à 40% d'économies réelles sur chaque fabrication
- Qualité irréprochable
- Service client compétent, réactif et disponible



N'hésitez pas à nous envoyer vos demandes de devis et d'échantillons:
Tél: 01 75 43 35 97; 06 11 26 68 15; e-mail: devis@pulsio.net; www.pulsio.net

INTERNATIONAL DES ARTS PREMIERS DU 9 AU 14 SEPTEMBRE PARCOURS DES MONDES PARIS, BOURGOGNE-AMÉRIQUES-DES-PAYS

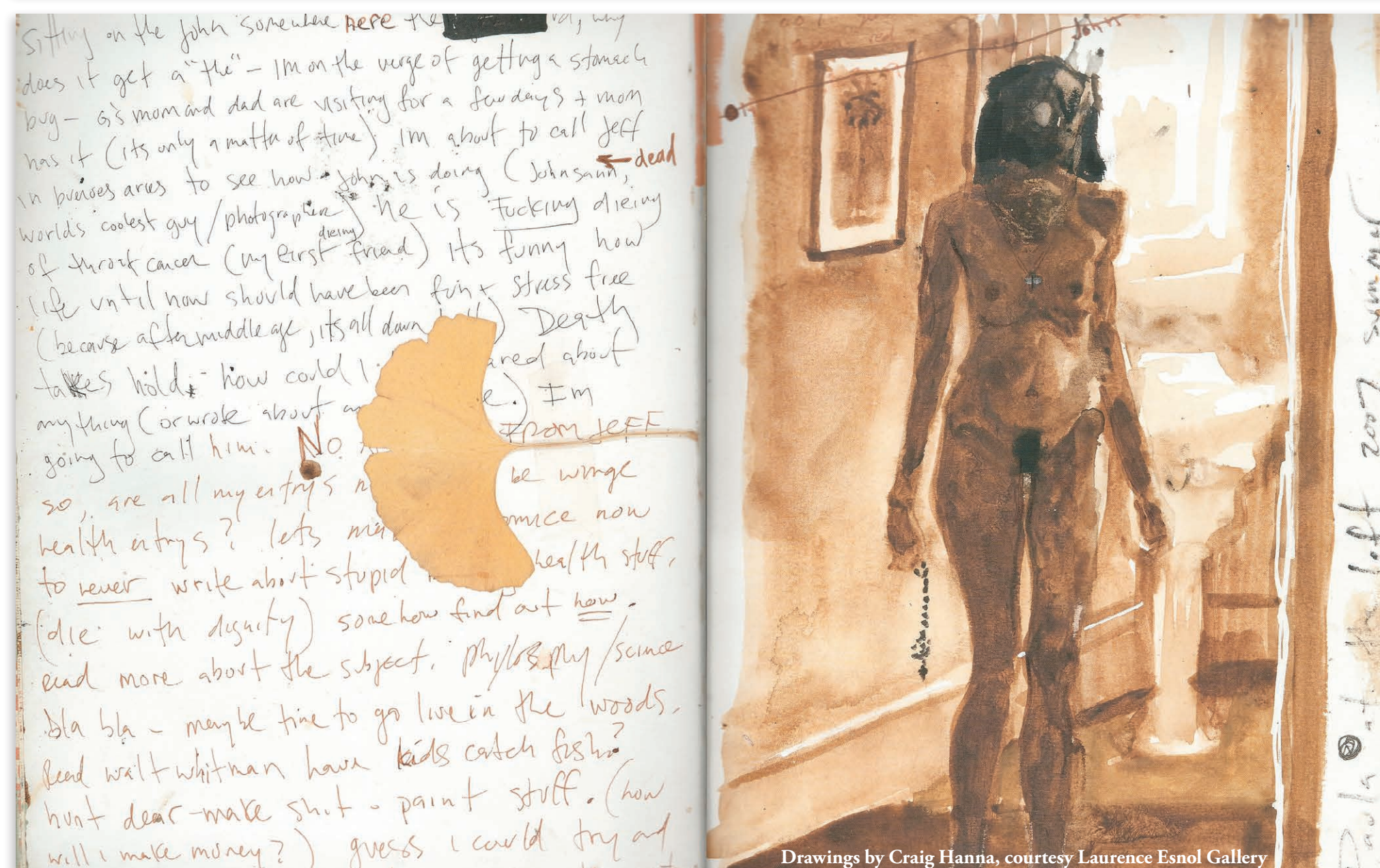
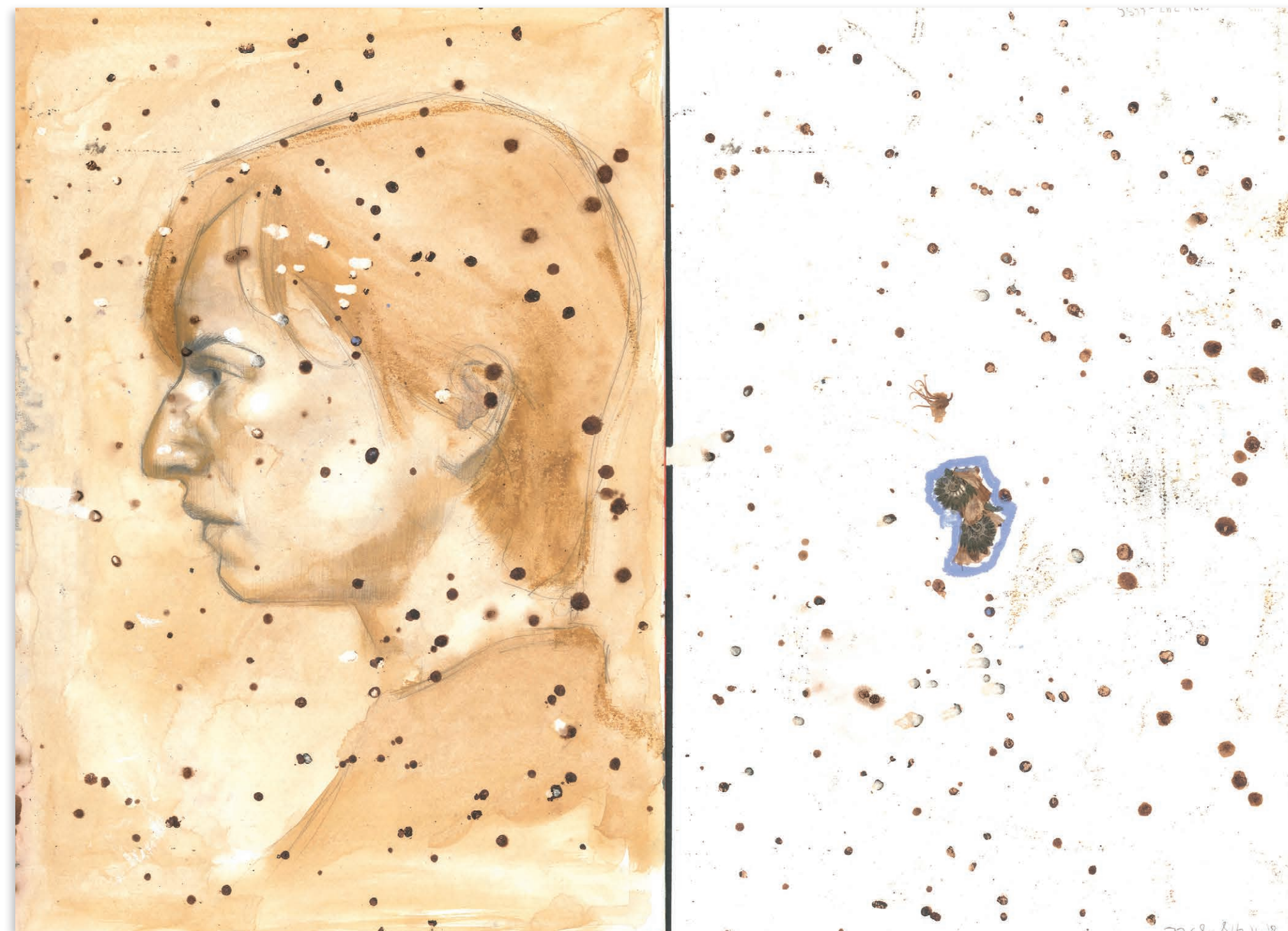
Plus de 60 expositions proposant des œuvres d'Afrique, d'Asie, d'Océanie, des Amériques et d'archéologie.

www.parcours-des-mondes.com

Qualité de l'œuvre | Éditions | La Poste | Le Fresnoy | CIRAM

By Courtesy

BY COURTESY MIEUX QU'UN MAGAZINE, UN CLUB...



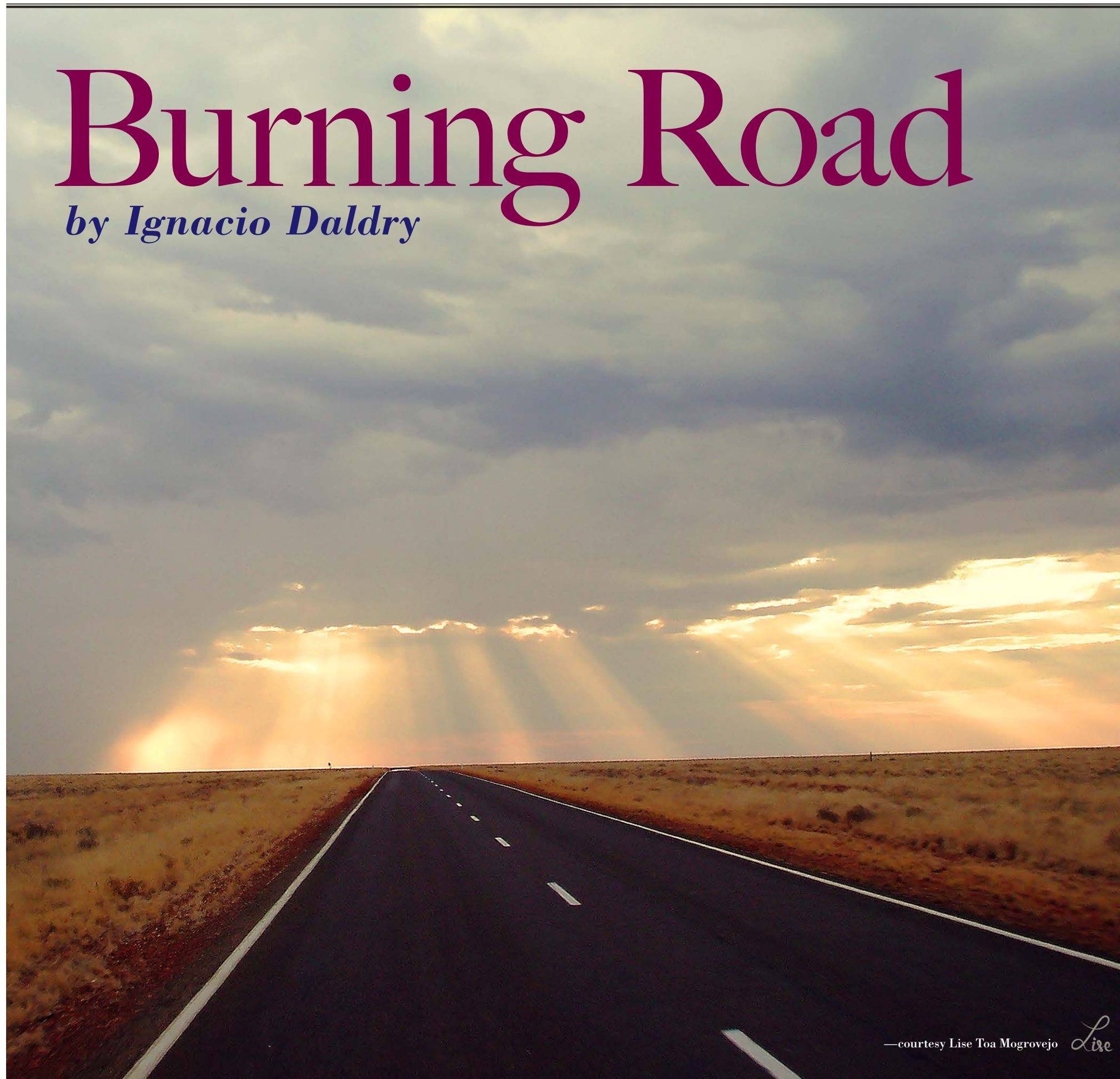
Drawings by Craig Hanna, courtesy Laurence Esnol Gallery

BY COURTESY BETTER THAN A MAGAZINE, A CLUB!

By Courtesy

Burning Road

by Ignacio Daldry



—courtesy Lise Toa Mogrovejo *Lise*

«Les jambes des femmes sont des compas qui arpentent le globe terrestre, lui donnant son équilibre et son harmonie», dit Charles Denner dans le film de François Truffaut «l'homme qui aimait les femmes». Elle s'appelle Fille de la lune et les jambes de cette aventurière qui peut inlassablement arpenter les trottoirs de Paris ou Buenos-Aires l'ont menée des rives du Pacifique à la jungle d'Amazonie, de la Cordillère des Andes au désert du Nevada. Puis en terre d'Arnhem, dans le nord australien où cette élégante et magnétique aventurière, passionnée par les peuples natifs, s'est perdue puis trouvée. L'aventure, comme la vie, c'est ce qui advient quand on a prévu autre chose. Dix-huit mois d'errance à bord d'un combi Toyota où le destin a décidé d'un moteur cassé et de la rencontre avec une femme aborigène. Mais chacun sait qu'un coup de dés jamais n'abolira le hasard quand bien même lancé dans des circonstances éternelles du fond d'un naufrage. Ce sera un film sur le peuple le plus ancien de la planète.

À la terrasse de cet estaminet du Luxembourg je la suis dans son épopée. Sa voix, doux serpent ascendant croise à rebours la courbe du soleil. La réalité n'est pas l'énumération des villes et des lieux avalés mais le rêve éveillé auquel contribuent tous nos sens. Elle raconte comme elle voyage et lorsqu'elle évoque ces relais improbables tenus par ces hommes rudes qui dévisagent sans un mot les étrangers de passage je me vois dans une élégie de Percy Adlon, Jim Jarmusch ou Wim Wenders. Le temps s'est arrêté et quand vient le moment de nous quitter je lui propose de m'accompagner pour visiter le mur sur lequel est écrit un fameux poème de Rimbaud. Alors qu'elle décline, remettant à plus tard d'hypothétiques traversées de la capitale, je ne compte plus les bateaux ivres et j'aperçois dans ses yeux des lichens de soleil.

Ethnologue par distraction, cartographe par réminiscence elle dessine des itinéraires sinueux comme des labyrinthes. Ses inflexions curvilignes sont des signes qu'elle grave sur ma peau comme des symboles chamaniques. Et Alors que pointe sa nouvelle escapade, la chaleur du désert et son Burning Man, je suis à l'Équateur.

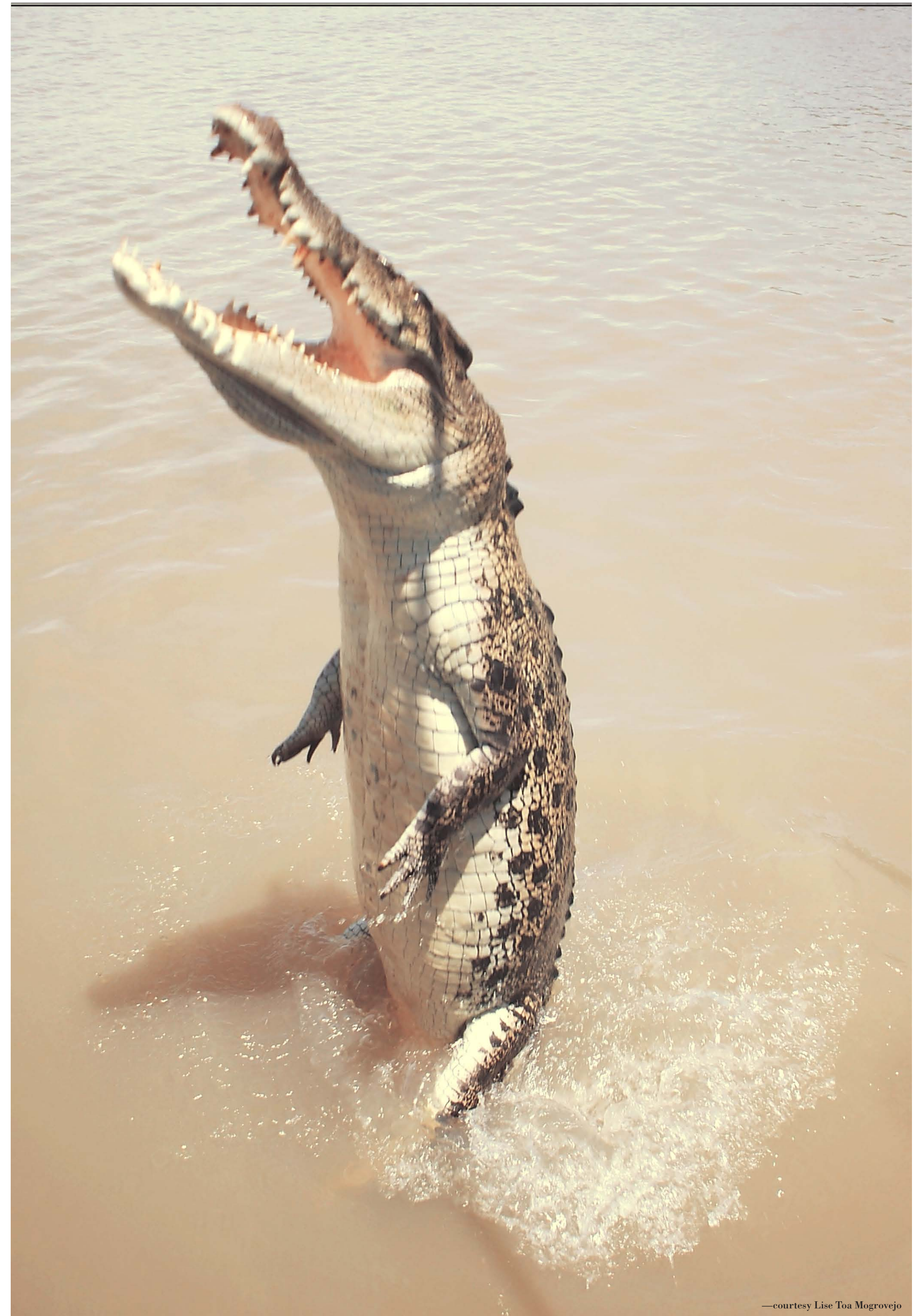
Lise Toa Mogrovejo «Fille de la lune», est cinéaste, peintre sur corps et globetrotteuse.

«Women's legs are like compass points circling the globe, giving the world balance and harmony», said Charles Denner in François Truffaut's film «The man who loved women». Her name is Moon Woman, and the legs of this adventurer which tirelessly take her roaming the sidewalks of Paris or Buenos Aires have brought her from the Pacific coast to the Amazon jungle, from the Andes mountain range to the deserts of Nevada. Then in Northern Australia's Arnhem Land, where this elegant and attractive adventurer, fascinated by native populations, got lost, then found her way again. Her adventure, like life in general, is what happens when you've planned on something else. Eighteen months wandering around in a Toyota minivan, where fate decided that the van's engine should stop working, and that she should meet an aboriginal woman. But everyone knows that a throw of the dice will never abolish chance, even when thrown under eternal circumstances from the bottom of a shipwreck. This will be a film about the most ancient cultures on our planet.

Sitting at the sidewalk tables outside a café in the Luxembourg neighborhood in Paris, I'm at the heart of her story. Her voice, soft, slithering, rising, crosses the downward arc of the sun. Reality is not a matter of rattling off all the cities and places one's seen, but day dreams which contribute to all our senses. She tells about how she travels, and when she talks about those improbable establishments run by men with no culture who stare at unknown people passing through without uttering a single word, I imagine myself in a screenplay by Percy Adlon, Jim Jarmusch or Wim Wenders. Time stands still, and when the moment comes for us to part ways I suggest that she come along with me to see the wall on which is written the famous poem by Rimbaud. While saying she'd rather not, putting off theoretical wanderings around the capital of so many lost souls, I notice lichens of sunlight in her eyes.

Ethnologist as a hobby, cartographer by reminiscence, she plans out her itineraries like labyrinths. The curved inflections she leaves on my skin are signs, like shamanic symbols. And just when she's about to head off on her next escapade, to the desert heat of her Burning Man, I'm in Ecuador.

—Lise Toa Mogrovejo «Moon Girl»: filmmaker, body painter, and globetrotter.



—courtesy Lise Toa Mogrovejo

Forest Jump

by Chloé Von Bestelaune



L'homme descend du singe comme le prouvent les acrobaties insensées de Kirill Oreshkin, qui se fait prendre en photo au sommet des gratte-ciels, suspendu au dessus du vide. Mais l'homme quand il abandonne la vanité et l'absurdité de la performance peut se prendre à rêver et trouver dans l'exaltation que procure la beauté, des raisons de se dépasser. Le singe donc descend de l'arbre et dans sa quête d'absolu l'homme y remonte.

Dans une nouvelle commandée par le Reader's Digest en 1953, Jean Giono raconte l'histoire du Berger Elzéard Bouffier qui fait revivre une région de Haute-Provence en plantant des arbres.

«L'homme qui plantait des arbres» qui connut un retentissement mondial est une parabole de l'action positive de l'homme sur son milieu et est considérée comme un des premiers manifestes écologistes. L'arbre devient le symbole d'une civilisation éclairée et rend à l'homme autant son humanité que sa connexion avec les forces de la nature.

Désormais, la conscience de la nature est si forte que celle-ci revient au galop et s'impose dans la ville à travers les réalisations d'architectes visionnaires. L'image rêvée des jardins

suspendus de Babylone ensemence les audaces d'urbanistes pour lesquels l'air, la lumière, l'espace, la forêt, l'horizon et la convivialité deviennent des signes distinctifs. Ils nous disent que la qualité de l'existence et les relations avec nos semblables sont indissociables de la profusion du monde végétal.

Loin de Babels comme la Burj Khalifa à Dubaï ou la Sky City Tower en Chine, fleurissent des rêves verdoyants et spacieux comme les «vertical forests» de Stefano Boeri et «L'arbre blanc» aux terrasses surgissantes comme des écailles de pin de Son Fujimoto et Nicolas Lainé. Quant à Édouard François avec sa Tower Flower aux pots géants, son immeuble qui pousse de Montpellier et son Gurgaon 71 à New Delhi aux lofts de 1000 m² et aux vues panoramiques égalitaires il n'est pas un de ses projets qui ne tienne compte de la biodiversité. En atteste sa collaboration avec l'école d'horticulture, d'art et techniques du paysage Du Breuil dont l'apport en espèces rares et autonomes préfigure la nouvelle flore verticale urbaine. Avec le grand saut végétal l'homme ne descend plus seulement du singe. Il descend du songe.

That primates are the ancestors of modern mankind has been proved by the daring acrobaties of Kirill Oreshkin, who has himself photographed at the top of skyscrapers, hanging above the void. But when acrobats put aside the vanity and absurdity of their performances, they'll be able to dream and find the beauty the excitement brings, and the reasons to do better than ever before. Monkeys came down from the trees for prosaic reasons; human acrobats climb back up in search of the absolute.

In a story commissioned by Reader's Digest in 1953, Jean Giono tells the tale of Berger Elzéard Bouffier who brought a region in the northern part of Provence in France back to life by planting trees.

«The man who planted trees», which was a worldwide success, is above all a story about positive action by people in their surroundings, and is considered a pioneering manifest of ecology. The tree becomes the symbol of an enlightened society and gives unto mankind as much its humanity as its connection with the forces of nature.

Since then our awareness of nature has become so strong it hits us like tidal waves and is played out in cities through the creations of visionary architects. These are the dreamy

images of the hanging gardens of Babylon conjectured by daring urban designers, for whom air, light, space, forests, horizons and community are distinguishing characteristics. They tell us that the quality of life and our relations with everyone around us go hand in hand with the growth of trees and plants.

Quite far from the towers of Babel such as the Burj Khalifa in Dubai or the Sky City Tower in China flourish garden-lush dreams as spacious as the «Vertical Forests» designed by Stefano Boeri and the «The White Tree», a building by architects Son Fujimoto and Nicolas Lainé whose balconies spread out like the scales of a pine cone. As for Édouard François and his «Flower Tower» with its giant flower pots built in Montpellier, France, and his «Gurgaon 71» in New Delhi with its lofts of 1,000 square meters and wide panoramic views, there aren't any of his projects which don't take biodiversity in to account. Proof of this is his collaboration with the Du Breuil School of Horticulture, Art and Landscape Techniques whose adoption of rare species of plants heralds a new era of vertical urban flora. With a great leap in to the plant world people are no longer descended from apes, they're coming down from a dream.

By Courtesy Embassies

Paris

Hôtels:
 Artus Hôtel: 34, rue de Buci 75006
 Le Courcelles: 94, boulevard de Courcelles 75017
 Prince de Condé: 39, rue de Seine 75006
 Hôtel d'Aubusson: 33, rue Dauphine 75006
 Grand Hôtel de l'Univers: 6, rue Grégoire de Tours 75006
 Hôtel Aramis Saint-Germain: 124, rue de Rennes 75006
 Hôtel Dauphine Saint-Germain: 36, rue Dauphine 75006
 Jean-Louis David International: 1, ave du Président Wilson 75016
 Hôtel Château Frontenac: 51, rue Pierre Charron 75008
 L'Hôtel: 13, rue des Beaux Arts 75006 Paris France
 Le Berkeley: 7, avenue Matignon 75008
 Holiday Inn Paris Notre-Dame: 4, rue Danton 75006
 Grand Hôtel Lévesque: 29, rue Cler 75007
 La Contrescarpe: 57, rue Lacépède 75005
 L'Étoile 1903: 4, avenue de Wagram 75008
 Ruc: 180, rue Saint-Honoré 75001
 Pershing Hall: 49, rue Pierre Charron 75008
 Les Jardins d'Eiffel: 8, rue Amélie 75007
 Hôtel de Buci: 22, rue de Buci 75006
 Hôtel du Lys: 23, rue Serpente 75006
 Hôtel la Louisiane: 60, rue de Seine 75006
 Eiffel Hôtel: 17 bis, rue Amélie 75007
 Le Mareuil Hôtel: 51, rue de Malte 75011

Galleries

Magnum Gallery: 12, rue de l'Abbaye 75006
 Patrice Peltier: 35, rue Guénégaud 75006
 Olivier Waltman: 74, rue Mazarine 75006
 Zurcher: 56, rue Chapon 75003
 Semiose: 54, rue Chapon 75003
 Laurence Esnol Gallery: 7, rue Bonaparte 75006
 Jacques de Vos: 7, rue Bonaparte 75006
 Polad-Hardouin: 86, rue Quincampoix 75003
 Lelia Mordoch: 50, rue Mazarine 75006
 Agnès Monplaisir: 9, bis, rue Jacques Callot 75006
 Tamenaga: 18, avenue Matignon 75008
 Rabouan Moussion: 121, rue Vieille du Temple 75003
 Isabelle Gounod: 13, rue Chapon 75003
 Odile Quizeman: 10-12, rue des Coutures Saint-Gervais 75003

Cafés, bars & restaurants

Gallery Art Bar: 90 rue d'Assas 75006
 Le Chaplain: 11 bis, rue Chaplain 75006

La Coupole: 102 boulevard du Montparnasse 75014
 Kozy, Salon Urbain: 79, avenue Bosquet 75007
 Neo Café: 126, boulevard Saint-Germain 75006
 Les Éditeurs: 4, carrefour de l'Odéon 75006
 L'Engrenage Café: 8, rue Étienne Marcel 75002
 Au Père Tranquille: 16, rue Pierre Lescot 75001
 Le Fouquet's: 46, avenue George V 75008
 Bar du Central: 99, rue Saint-Dominique 75007
 Le Quincampoix: 78, rue Quincampoix 75003
 Germain: 25-27, rue de Buci 75006
 Café Delmas: 2-4, place de la Contrescarpe 75006
 Café de Paris: 10, rue de Buci 75006
 Bistrot d'Edmond: 23, rue du 4 Septembre 75002
 Café Étienne Marcel: 34, rue Étienne Marcel 75002
 Loulou Friendly Diner: 90, boulevard Saint-Germain 75005

Autres

Desfosse International: 19, avenue Matignon 75008
 Kiliwatch: 64, rue Tiquetonne 75002
 Michel Brosseau Coiffeur: 36, rue de Courcelles 75008

En vente en permanence à Paris

Société Civile des Auteurs Multimédia (SCAM): 5, avenue Velasquez 75008
 Agenda Immobilier: 6, rue des Quatre Vents 75006
 Les Livres Champs: 18 rue le Verrier 75014
 Librairie du Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris: 11, avenue du Président-Wilson 75116
 Galerie du Jour Agnès B: 44, rue Quincampoix 75004
 Galerie Omega: 17, rue des Grands Augustins 75006
 Laurence Esnol Gallery: 7, rue Bonaparte 75006

Barcelone

Librairie Jaimes: 318 Carreer de Valencia
 Galerie/Librairie Loring: 8 Carreer de Gravina 08001
 Librairie La Central: Carrer d'Elisabets 6, 08001
 Librairie Alibri: Carrer de Balms 26, 08007

Tel Aviv

Librairie du Foyer: Kikar Masaryk 14

New-York:

The Pierre: 2 East 61st Street at Fifth Avenue
 SVA Theater: 333 West 23rd Street

Thank God I'm Vegan!

...continued from page 1

the way beauty, essential elements for enjoying one's daily life. And neither the most talented artists of plastic surgery, nor the impressive cornucopia of nonsense available in pharmacies, could ever come close to doing nearly as much good as a clean and frugal diet.

Drug manufacturers are quite clever at generating propaganda, and one of the most persistent myths they've created is that drugs and medical science have generally improved public health and lengthened life expectancy over the decades and centuries. They try their best, but obviously all this isn't true because if people these days live longer than before it's thanks to better public hygiene, safer work conditions, and a better knowledge of the health benefits of different food groups.

Furthermore, all through the ages people who reach a ripe old age in fine health tell how they did it. And one should not be fooled by the alleged good health of very old people these days, often suffering from who knows how many diseases.

The most obvious proof of how much diet affects one's health comes overwhelmingly from populations that are principally vegetarian; the most famous of which are the Hunzas of Kashmir who can live beyond 120 years in great shape, and also the residents of the valley

of Vilcabamba in Ecuador, the Abkhazians of the Caucasus, villagers of Campodimele in Italy's Lazio region, and people in Okinawa who cruise in to the upper nineties without suffering various diseases.

In all these cases of surprisingly exceptional health and longevity, the recipe is the same: lots of fresh air and sunlight, a low-calorie diet with few animal products, plenty of fruits, whole grains and vegetables, and generous amounts of exercise every day.

The number of vegetarians keeps rising and rising: for more than 600 million people around the world this economic, ethical and health choice brings no sacrifices with it.

Two books published in the United States epitomize this new state of mind: «Eating Animals», by Jonathan Safran Foer, and «Skinny Bitch», by Kim Barnouin and Rory Friedman.

Aside from Kelly Slater and Meagan Duhamel, the club of famous vegetarians and vegans keeps gaining members: Tina Turner, Yoko Ono, Paul McCartney, Joan Baez, Anne Hathaway, Leonardo DiCaprio, starlets such as Natalie Portman, Eva Mendes, Pamela Anderson, and Vanessa Paradis, tennis champion Djokovic, and even the boxer Mike Tyson, who has lost his appetite for the ears of his adversaries.

—Cyril Skinazy

By Courtesy